

LE JOUR, 1949
08 MAI 1949

PROPOS DOMINICAUX

Nous voudrions au Liban plus d'art et plus d'œuvres d'art sur les places publiques et dans les monuments publics. Pour l'instant il n'y en a guère. Il se dépense assez d'argent pour qu'on en consacre une petite part à se souvenir par le marbre et le bronze du passé et des morts ; et à montrer aux vivants des travaux et des œuvres dignes de passer à la postérité.

Nous tirons d'un sol vénérable et que rien n'épuise les vestiges les plus émouvants. L'art phénicien, l'art hellénistique et les arts postérieurs revivent au Liban avec d'incroyables charmes alors que le présent chétif est si loin de pouvoir se comparer au passé. Le moindre édifice peut être l'occasion de faire de la beauté, de créer l'œuvre impérissable tandis que nous nous contentons, pour faire plaisir à l'un ou à l'autre, de plans médiocres, de couleurs ternes et de masses informes. Pour satisfaire quelqu'un on se suffit d'une architecture décadente et mercantile, cependant que le talent au lieu de se former se déforme et que le goût d'arrêter ses concitoyens devant quelque chose de noble et de beau s'éloigne, se désagrège ou se perd.

Quel artiste libanais, loyal et digne, n'admettra pas que ce qu'il y a de pire dans l'art, c'est la médiocrité ? Pour que des talents naissent et s'affirment, il leur faut les leçons des maîtres comme aussi les moyens de vivre. Nous devrions inviter régulièrement des hommes représentatifs de l'art étranger à venir passer un moment parmi nous. Bien plus que d'une université supplémentaire, c'est d'artistes que nous avons besoin.

Même sur le plan le plus immédiat, sur le plan dirons-nous des nourritures terrestres, c'est enrichir matériellement la cité que d'y faire briller les arts ; c'est préparer au Liban des richesses que de l'orner de monuments et de jardins, d'arcades et d'arches aux lignes pures, de façades apaisantes et évocatrices. Toutes les ressources de la pierre et quelques autres sont à notre disposition, avec toutes les grâces de la nature. Et l'argent gaspillé dans des entreprises vaines et l'équivalent de prébendes distribuées comme on sème dans le vent, paraîtraient surabondants à des artistes qui se passionnent pour des rêves.

Ce n'est pas une honte de convenir que le génie ne nous a pas encore visités. Il peut venir si nous l'aidons à sortir de la nuit ; si nous nous arrangeons pour que nos jeunes gens les plus doués aillent séjourner (plus que nos "parlementaires", devenus des commis voyageurs) dans les ateliers, dans les musées, dans les écoles réputés des capitales de l'art et de la beauté. Mais là aussi c'est la faveur ou le hasard et non point le mérite qui règne.

Enfin, chez nous, c'est encore la popularité vulgaire et c'est le bruit qui passent avant le reste ; c'est la renommée fondée sur la platitude et sur les échines courbées, ce sont les applaudissements mercenaires. Les vivants s'acharnent à se commémorer eux-mêmes, ne laissant à la génération qui suivra que le devoir de supprimer à coups de marteau des masses de vanités et de laideurs.

Secouons-nous un peu avec l'épanouissement du printemps. Faisons l'inventaire du peu que nous proposons à ce peuple en fait de civilisation et d'art et décidons-nous à sortir des habitudes mornes et déprimantes qui nous font mettre toutes les ressources de l'Etat au service de la politique, tandis que ce qu'il faut donner au Libanais, pour leur salut, c'est le goût de ce qui élève l'âme, le goût de ce qui est noble et beau.